

# Au pays jaune

Autor(en): **Dourliac, Arthur**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 45

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254156>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 45

Supplément du Dimanche 6 novembre

1904

## AU PAYS JAUNE

... Le sergent, sortant d'un rêve atroce, ouvrit ses paupières. L'ardent soleil d'Orient lui tapait dru sur la tête ; c'était une douleur lancinante, comparable à mille piqûres de guêpes, qui lui traversait le crâne, faisait bouillir sa cervelle.

Par habitude, un juron lui monta à la gorge ; mais rien ne sortit qu'un sifflement rauque, guttural, effrayant... Il sentait sa bouche sèche, brûlante et, entre ses dents, quelque chose de dur comme un bouchon qui lui causait comme une sensation d'étranglement. Il voulut y porter la main, et, soulevant son bras avec effort, il ne vit plus qu'un moignon sanglant...

Ses jambes étaient lourdes, douloureuses et comme écrasées...

Le moindre mouvement lui causait une torture indicible !

Et, levant les yeux, seul geste qu'il put faire, il aperçut, suspendues à des crocs de bouchers, des chairs saignantes, des têtes grimaçantes et convulsées, avec des lambeaux de drap rouge et de toile bleue.

Ce n'était pas un rêve, un cauchemar hideux.

Il se rappelait l'embuscade des Chinois, où il était tombé avec ses « marsouins », dans la nuit obscure, le sort de ses compagnons déchiquetés par ces sauvages, et son supplice à lui, interrompu par une alerte empêchant ses bourreaux de l'achever.

Et il eut un regard de satisfaction égoïste pour le croc vide où il aurait dû, lui aussi, se balancer, là, au-dessus de sa tête.

Pourtant il n'en valait guère mieux : les jambes brisées, les mains mutilées, la langue coupée, et ce damné soleil qui le grillait tout vif, lui faisant endurer mille morts, lui jetant à la face une poussière aussi brûlante que les étincelles d'un brasier, et la faim, et la soif !

« Tonnerre ! » gronda-t-il.

Mais rien ne passa entre ses lèvres tuméfiées qu'un glossement bestial.

Néanmoins, à ce léger bruit, quelque chose s'agita près de lui : il aperçut un visage pâle et des grands yeux le regardant fixement.

Le sergent Roc détourna les siens :

« Bon ! le calotin, il ne me manquait plus que ça pour m'embêter ! »

C'était un jeune missionnaire capturé la veille et martyrisé avec les soldats.

« Tonnerre ! pensait le sergent, je donnerais gros pour que cette maudite robe noire soit accrochée là-haut à la place d'un pantalon rouge. »

Cependant cet être vivant à quelques pas de lui l'intéressait malgré tout, et il reporta les yeux de son côté.

Le prêtre n'était plus là : il s'éloignait en rempant lentement, avec peine, et peu à peu il disparaissait dans les hautes herbes.

« Oh ! le cafard ! Est-il assez lâche, ce vilain corbeau ! »

Son indignation, assez illogique, lui faisait reprocher au saint homme cet abandon qu'il souhaitait un instant auparavant...

La solitude lui parut plus rude, plus difficile à supporter après ce semblant de compagnie, si désagréable qu'elle fût !

Autour de lui, jonchant le sol, des débris sanguinolents, des haches, des coupe-coupe rougis, abandonnés dans la grande hâte de la retraite, des tisons à demi éteints, d'où s'échappaient encore une âcre fumée et une odeur fétide de chairs grillées ; et, tout près, dans une mare de sang, deux pieds coupés à hauteur de la cheville... Les deux pieds surtout attiraient son attention.

A qui appartenaient-ils de ceux accrochés là-haut, pantalants, comme à un étal ?

Il ferma les yeux pour se dérober à cette obsession.

Le soleil dardait toujours ses jets de flammes; sa tête congestionnée, inondée de sueurs, sa gorge desséchée, le faisaient horriblement souffrir.

Ses tempes battaient, ses membres étaient lourds comme du plomb; le soulagement de crier, de se plaindre lui manquait; il restait là, inerte, usant ses dernières forces dans cette agonie douloureuse.

Soudain il sentit une douce fraîcheur entre ses lèvres avides...

De l'eau!

C'était de l'eau qu'il humait avec délices; toute saumâtre qu'elle était, elle lui semblait un nectar divin.

Et, soulevant ses paupières appesanties, il vit le missionnaire penché vers lui.

« Buvez, mon frère; j'ai deviné votre angoisse et j'aurais voulu la soulager plus tôt, mais je ne suis pas non plus bien valide. »

Le sergent le regarda plus attentivement.

C'était un tout jeune homme, vingt-cinq ans à peine, tout récemment sorti de cette pépinière de martyrs de la rue du Bac. Son visage livide exprimait une vive souffrance; à la place de ses oreilles on ne voyait plus que deux plaies béantes, et un mouvement qui releva sa soutane découvrit ses chevilles sanglantes.

Il avait les pieds coupés!

Le sergent sentit quelque chose d'humide entre ses cils broussailleux.

Et lui qui l'accusait, alors que le pauvre estropié avait le courage surhumain de se traîner péniblement, se heurtant aux pierres et aux cailloux tranchants, jusqu'à la rivière bourbeuse pour lui apporter un peu d'eau, à lui qui le calomniait grossièrement!

On a beau être un dur à cuire, un vrai mécréant, ne croyant ni à Dieu ni au diable, ces choses-là vous prennent à la gorge...

Et il enveloppa le jeune prêtre d'un regard attendri.

D'une main légère qui lui rappelait celle de sa mère, le vieux soldat voyait panser ses horribles blessures par cet homme de Dieu, qui oubliait les siennes; il se sentait bien petit, bien faible devant l'héroïsme de ce conscrit imberbe.

« Oh! les malheureux, comme ils vous ont arrangé! mon pauvre ami, vous devez cruellement souffrir! Il est vrai que je suis guère mieux partagé que vous, c'est à peine si, à nous deux, nous formons un homme complet. »

Il riait!

Vrai, c'était un brave, un luron, digne de porter le pantalon garance, ce petit curé-là!

« Enfin il ne faut pas trop nous plaindre; le divin Crucifié, lui aussi, a beaucoup souffert... Comme lui, pardonnons à nos bourreaux et remercions Dieu de nous avoir laissé le temps de nous reconnaître.

— Nous y sommes, pensa le sergent en fronçant le sourcil, voilà le sermon commencé. »

Le prêtre vit le mouvement, et souriant:

« Soyez tranquille, mon camarade, je n'abuserai pas de ce que vous ne pouvez m'interrompre, pour vous catéchiser malgré vous. J'ai plus confiance en la puissance et en la miséricorde infinies de Dieu qu'en ma faible éloquence, il vous tiendra compte là-haut de ce que vous aurez enduré ici-bas. »

Le vétéran secoua la tête.

« Bah! si endurci que vous soyez, vous avez bien quelque part une brave vieille femme de mère qui vous a appris à prier tout petit et qui prie pour vous aujourd'hui, quelque bonne vieille que vous aurez fait bien enrager peut-être, et qui ne vous en aime que davantage... Car la tendresse des mères, comme celle du bon Dieu, est plus grande encore pour les enfants terribles.

« Ainsi tenez, moi, j'avais pour mère une sainte qui est maintenant au ciel. Nous étions deux frères: moi, j'ai la joie de ne lui avoir jamais coûté une larme; lui, le pauvre Joseph, lui avait causé bien des tourments. Eh bien! à son heure dernière, celui à qui elle songeait avec le plus d'amour, c'était à celui qui l'avait fait si souvent pleurer... »

Le soldat avait fait un mouvement.

« Je vous fatigue, mon ami, je vous ennuie... »

Il fit un signe que non.

« Nous sommes bien étrangers l'un à l'autre, nous ne nous sommes jamais vus et nous ne pourrions évoquer des souvenirs d'enfance ou de jeunesse; mais nous avons une mère commune: la France, et que l'un soit du nord, l'autre du midi, nous n'en sommes pas moins Français. »

L'autre approuva du geste.

« Moi, je suis Breton », dit le missionnaire en réponse à une muette interrogation.

Le pauvre mutilé agita vaguement son moignon contre sa poitrine.

« Vous aussi? »

— Oui, sembla dire son regard.

— De quel endroit? »

Puis, se reprenant:

« Pardon, j'oublie que vous ne pouvez pas parler. Moi, je suis de Ploëc, près Auray... Vous aussi?... Ah! par exemple, en voilà une rencontre! dit-il avec cette gaieté enfantine particulière aux sœurs et aux religieux. Nous étions peut-être voisins, là-bas; seulement j'étais bien jeune quand notre bon recteur me fit entrer au séminaire de Vannes, et alors vous deviez déjà être un homme. Mais sûrement, mon nom ne vous est pas inconnu... Je m'appelle Jean-Marie Roc, et vous avez dû connaître mon frère Joseph? »

\* \* \*

Le sergent Roc le regardait, les yeux pleins de larmes.

C'était donc là ce petit frère qu'il avait si souvent fait sauter sur ces genoux, avant de désertier à jamais le toit paternel où l'on était si bien!

A travers ses folies, ses misères, ses fautes, dans sa vie aventureuse de soldat, le souvenir de sa mère en deuil et du petit blondin traversait ses rêves et revenait sans cesse à sa pensée.

Qu'étaient-ils devenus?

Vivaient-ils encore?

Et voilà que les deux frères se retrouvaient pour mourir d'une mort affreuse à quatre mille lieues du nid où ils étaient nés!

Le malheureux voulait parler, il ne pouvait pas, il se désespérait de son impuissance.

« Vous souffrez bien, mon frère, reprit le religieux, inquiet de cette agitation fébrile, de ces traits livides et bouleversés; la gourde est vide, je vais la remplir. »

Mais ses membres exsangues et raidis ne pouvaient plus le trainer, son visage pâle était baigné de sueur.

Le sergent eût voulu lui crier : Reste, reste, ne me quitte pas ! »

Il sentait que sa terrible agonie touchait à sa fin.

S'il allait mourir loin de lui !

Le jeune prêtre retomba épuisé : « Mon Dieu ! je ne peux pas... »

Alors, d'un effort désespéré, le grognard, se soulevant à demi, posa sa tête grise sur les genoux de son frère, et

avec son pauvre bras mutilé, ébaucha un signe de croix.

Le missionnaire leva les yeux au ciel dans un élan de gratitude infinie, et, traçant une seconde fois le signe du salut sur le front du mourant, il lui donna le baiser de paix...

... Le soleil se couchait dans un voile de pourpre, la nuit tombait lentement, enveloppant de son ombre le soldat qui râlait, le prêtre qui priait...

L'aube naissante les trouva immobiles, glacés, au bras l'un de l'autre, dormant ensemble leur dernier sommeil.

Arthur DOURLIAC.

## L'Exposition nationale suisse des Beaux-Arts

Le bâtiment où elle était installée est le remarquable et somptueux « Palais de Rumine » qu'on a construit sur les plans de feu l'architecte André, de Lyon.

Les salles, toutes ornées de riches tapis d'Orient, de lauriers d'Apollon et de plantes variées, ont un éclairage admirable et sont excellemment comprises pour la mise en valeur des tableaux.

Je ne serais pas étonné que, pour cela, on citât un jour Lausanne entre toutes les villes.

L'architecte lyonnais était évidemment un maître.

Le nombre des œuvres exposées n'était pas inférieur à six cents. Elles montraient que, s'il n'y a pas d'art suisse, il y a du moins de nombreux artistes suisses. S'ils sont de valeur très inégale et d'originalité qui peut être parfois douteuse, on ne saurait contester à la plupart d'entre eux beaucoup de sincérité et d'honnêteté.

A vrai dire, ils sont encore dépendants de l'étranger. Les écoles allemandes, la moderne école de Munich, notamment, qui, malgré ses mérites, ne s'est pas débarrassée de toute sa lourdeur originelle, et les diverses écoles parisiennes exercent sur eux une influence qu'on peut regretter, car il semble que les éléments sont, en Suisse, assez riches pour l'ébauche ou même la création complète d'un art plus personnel.

Il y a cependant progrès sur la précédente exposition qui a eu lieu à Vevey. Les artistes suisses paraissent

mieux comprendre qu'ils peuvent tirer quelque chose du sol même où ils sont nés.

Ils sont, par exemple, plus préoccupés qu'autrefois des problèmes que soulève la peinture alpestre.

Nombreux sont ceux qui cherchent à les résoudre.

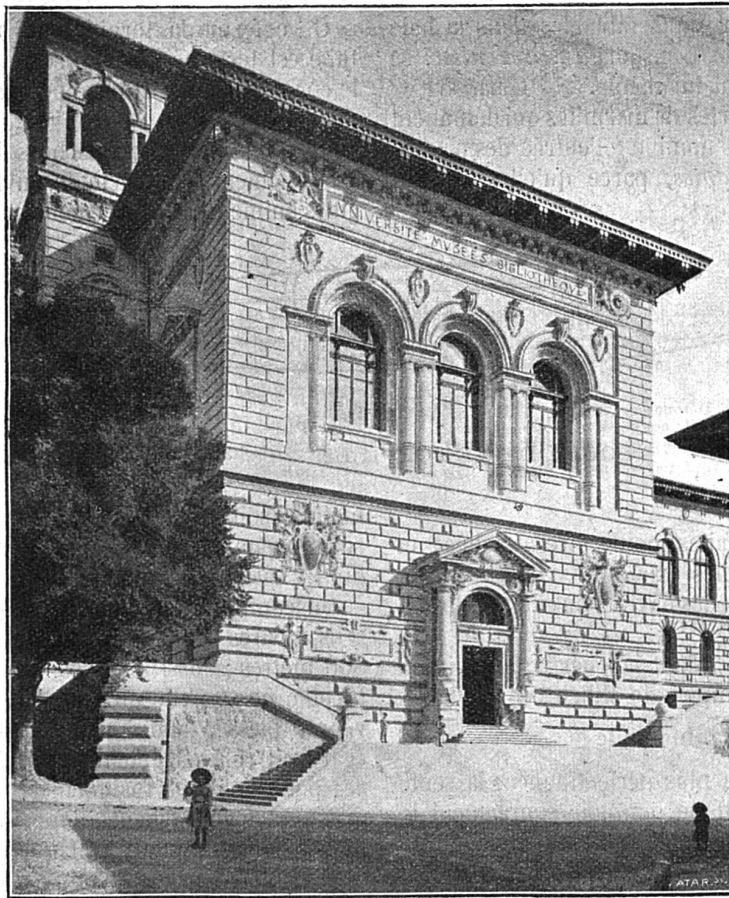
A cause de cela même déjà, l'exposition de Lausanne avait un certain cachet national. Mais si l'on peut louer chez les peintres suisses leur sentiment de la montagne, on se demande souvent avec effroi qui leur a enseigné à peindre. Les palettes se sont nettoyées sans doute, mais quels assemblages atroces de couleurs ! Il y a là surtout une trop grande abondance de violets crus qui jurent avec toute la gamme des verts.

Toutefois, on pouvait voir d'excellents aquarelles alpestres à cette exposition.

Il est évident que les arts décoratifs, plus cul-

tivés dans la Suisse romande que dans la Suisse allemande, pourraient être encore bien davantage. La nature et la flore si variées, la broderie, l'impression des soieries et des étoffes de coton, toutes les autres industries artistiques qui jouent un si grand rôle en ce pays, devraient stimuler l'imagination créatrice de chacun. Il en sortirait sans doute un art vraiment suisse.

A part ces quelques remarques, nous ne voudrions pas douter de la capacité des peintres suisses qui — surtout les paysagistes — ont, pour ainsi dire, atteint l'idéal.



Le Palais de Rumine, à Lausanne